

TEXTE EMBROUILLANT



Cœur d'oignon.—Es-tu allé au sermon, ce matin ?

Blanc d'œuf.—Oui, et le ministre a pris un drôle de texte : "Le riche ne pourra jamais entrer dans un chameau, sans une aiguille sans chat."

Cœur d'oignon.—Quelle affaire que ça peut avoir, un riche, d'aller dans un chameau ?

Blanc d'œuf.—Je ne sais pas ; mais je sais bien que le ministre l'a dit.

Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, revint au taureau pour réparer, par une plus loyale attaque, la faute qu'il avait commise, et, avant qu'il fût relevé, lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt ; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui bondit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu, qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval ; mais celui-ci, fait à de pareilles manœuvres, multiplia ses bonds intelligents de manière à présenter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignements de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, de clameurs inouïes, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan, pendant une tempête. Puis tout à coup, cette rumeur immense cessa comme par enchantement : le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime : c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait,

il put éviter la première atteinte ; mais, abandonnant complètement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval ; car à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi ; cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme, mais, avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin : cet adversaire, c'était Milord, qui, du premier bond, s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et, du second, au nez du taureau où il avait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible bouledogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître ; mais il retomba presque aussitôt : la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment

attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long : l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges répétées et inutiles, tenta d'abord d'écraser Milord sous ses pieds ; mais Milord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, Milord comme Anthée, touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Milord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse : enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes.

En ce moment, le boucher sortit de la voûte et vint à lui ; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces et s'élança à sa rencontre ; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manœuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Milord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, donnait un reste d'attention à l'opération de la marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Milord, nous suivant sans regret, emporta pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier qui, en ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la tête :

—C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un fier chien !...

ALEXANDRE DUMAS.

LIBÉRALITÉ EXCESSIVE

L'avocat furieux, (pendant un procès).—J'aimerais bien monsieur, que vous prêtassiez un peu d'attention à ce que je dis !

Le témoin.—C'est ce que je suis disposé à faire, monsieur ; mais je vous assure que je vais prêter sans intérêt.

LES TRÉSORS DU MÉNAGE

La dame.—Comment ! Vous ici ! Flanant à tout hasard, sans vous occuper de votre femme ! Retournez de grâce, à votre famille.

L'autre.—Ce n'est pas si grave que cela, madame. Vous savez que ma femme avait comme servante, un vrai bijou.

La dame.—C'est vrai, si je m'en souviens.

L'autre.—Or, cette brave servante ne m'aimait pas.

La dame.—Pas possible ?

L'autre.—De sorte qu'un jour elle a dit à ma femme de choisir entre elle et moi, et c'est moi que ma femme a envoyé, naturellement. Elle ne pouvait pas faire autrement, n'est-ce pas ?

LE CHANT DU DÉPART



(31 Décembre, 11.45 p. m.)

Georges.—Eh ! bien, cette pauvre vieille année, elle est à la veille de s'en aller !

Lucie.—Oui ; c'est une charmante coutume que le monde raisonnable devrait suivre.

RARE BON SENS

Un médecin recevait d'une vieille patiente, une piastre par visite. Malheureusement, il la trouva un beau matin morte sur son canapé. Attendri et ému il s'approche d'elle et lui prend la main. Mais en même temps, il aperçoit dans ses doigts crispés la piastre à moitié déchirée.

Et, mettant l'argent en poche, il ajoute seulement : "Elle a eu son bon sens jusqu'au dernier moment."

LE PAIN A LA SUEUR DE SON FRONT

Le tramp, (qui vient de recevoir un morceau de pain).—Madame, je vous suis bien reconnaissant et je n'oublierai jamais ce cadeau. Maintenant si vous voulez me montrer votre hangard et me donner une hache, je...

La dame.—Je ne vous ai pas donné ceci dans l'intention de vous faire fendre du bois.

Le tramp.—Ce n'est pas cela que je veux faire, madame ; mais je voulais aller dans la cour avec une hache pour couper un petit morceau de ce bon pain ; car j'ai bien faim. Je sais que c'est du pain de l'Evangile, madame ; il faut le manger à la sueur de son front.

Ripau's Tabules prolong life.

PERDU LES TRACES



Garlehen.—Ah ! oui, j'ai vu arriver l'accident.

Le reporter.—Le mécanicien était-il ivre ?

Garlehen.—Je ne pourrais pas vous dire ; quand je l'ai vu tout le souille lui était sorti du corps, en sorte que je n'ai pu rien sentir.